

**Mère François
Edwige COPEAU
36 ans à Ambositra
12 ans Prieure Générale
1905 – 1932 - +1983**

Edwige COPEAU naquit à Paris le 17 Avril 1905.

De son père, elle reçut certes beaucoup, mais aussi de sa mère danoise et protestante, qui lui communiqua sa rectitude, son sens du devoir et aussi le charme et la poésie des contes de son pays. L'enfance d'Edwige, telle qu'elle l'évoquait, avait quelque chose d'un beau conte, et la petite fille qui avait reçu tant de dons à sa naissance vivait avec sa soeur aînée Marie-Hélène et son frère cadet Pascal, dans une ambiance qui ne pouvait que les développer.

La famille suivait Jacques COPEAU dans ses déplacements et passa un certain temps aux U.S.A. De retour à Paris, Edwige alla au Lycée Victor Duruy ; elle en garda de bons et joyeux souvenirs ; elle y connut, au moins de vue, Simone WEIL. Puis ce fût Sèvres, qui à cette époque préparait à ce qu'on appelait les « Jardins d'enfants ». Là, comme partout, elle lia des amitiés pour la vie. Elle avait une sorte de connivence avec les petits et aimait cette orientation, mais sa vie prit une autre orientation.

A la suite de son père, après tant de belles découvertes, elle fit celle de Dieu, et, éblouie, elle voulut se donner tout à Lui. Elle était attirée par la vie bénédictine et entra au Noviciat de Vanves en 1930. Elle prit le nom de François, en raison d'une attirance profonde pour le « Petit Pauvre » dont elle fut une fidèle disciple par sa « sympathie » pour tous les êtres, sa joie rayonnante.

Soeur François fit sa première profession le 1^{er} Juillet 1932 et très vite fut désignée pour la première fondation de notre Congrégation. Après un long voyage en bateau qui offrit tant d'occasions de s'émerveiller, comme en font foi les lettres de bord, les quatre fondatrices recevaient un accueil triomphal à Ambositra le 11 Juin 1934. « Triomphe » bien ambigu puisque, par suite d'un malheureux malentendu, on attendait des Sœurs soignantes qui allaient fonder un hôpital. Mère François, comme ses Sœurs supporte vaillamment l'épreuve qui s'ensuivit pendant des années.

Tout de suite Mère François avait été chargée des aspirantes. La première fut Odile, qui devint oblate et retourna dans son village où elle se dévoua de nombreuses années et où elle est morte entourée du respect de tous, 3 mois avant Mère François. La 3^{ème} aspirante, Victoire, devint la première professe malgache : notre Sr Marie-Madeleine.

Maîtresse des novices dès 1937 (il fallut une dispense d'âge pour assurer canoniquement la charge), Mère François devait le rester jusqu'en 1963 : c'est donc elle qui a formé toutes les premières Sœurs et elle s'y mit avec toute son ardeur, prête, comme elle le dit un jour à une de ses Sœurs, à suivre l'exemple du Bon Berger qui donne sa vie pour ses brebis, et chez elle, si véridique, ce n'était pas de belles paroles en l'air. Son amour était un amour fort qui voulait faire de ces jeunes filles de vraies disciples du Christ, dans une vie monastique authentique. Peut-être fût-elle parfois trop exigeante et on se souvient de certaines pénitences dans le genre de celles imposées par les Pères du désert à leurs disciples... Mais l'expérience et la sagesse (des années) l'inclinèrent de plus en plus à la mansuétude. Beaucoup plus tard, elle dit au Maître des novices de nos frères OSB de Masina Marie : « Soyez bon, très bon, et compréhensif... J'ai été trop dure. » Mais les Sœurs sentaient que c'était par amour qu'elle agissait ainsi afin de les faire tout entrer dans la « forte race des cénobites » chère à St Benoît. Toutes en gardent une grande reconnaissance, tant à Mère François qu'à Mère Denys et à Sr Théophane qui veillaient fidèlement à la mise en pratique ce qui était donné.

Les Novices n'étaient pas les seules à profiter des enseignements et conseils de Mère François, et elle a aidé nombre d'entre nous, ne serait-ce que par ses exemples, spécialement pendant les années

où elle fût Sous-Prieure. Aussi quand, en 1963, elle ne revint pas du Chapitre Général à Vanves, ayant été choisi comme Prieure Générale, ce fut à la fois une joie et un sacrifice pour les monastères de Madagascar. Pour elle aussi, ce fut une épreuve de ne pas revenir et d'avoir à assumer cette lourde charge, alors qu'elle ne s'y attendait nullement. Elle le fit cependant avec son don d'elle-même et son courage habituels, sans vains regrets nostalgiques. Alors qu'elle était Sous-Prieure, elle nous avait commenté le verset 30 du psaume 17 : « Grâce à mon Dieu, je force le rempart, j'escalade la muraille. » Et c'est ce qu'elle accomplit. La conscience qu'elle apportait à tout ce qu'elle faisait (elle ne supportait pas qu'on fasse les choses vaille que vaille) et sa confiance en Dieu lui permirent de vaincre bien des difficultés. Les nombreux Evêques, Pères Abbés, Mères Abbesses et autres personnalités avec qui elle eut des rapports, étaient très frappés par la largeur et la profondeur de vue de cette Soeur qui avait passé la moitié de sa vie en un petit coin de Madagascar. Beaucoup lieront avec elle des amitiés durables. Mère François avait à cœur le bien de la Congrégation qui lui était confiée, mais avant tout celui de chaque personne. Elle écrivait à une Soeur quelques années plus tard « Ce qui doit compter pour les Supérieures ce n'est pas tant le groupe, la communauté, le monastère et son rayonnement, sa réputation, etc...etc... Ce qui compte c'est chaque personne, chaque membre du Corps du Christ, chaque serment de la Vigne. Ce qui compte, c'est l'Eglise, ce grand arbre est la sève qui circule, peu importent les feuilles qui tombent en leur saison... Mais il n'y a qu'une chose qui puisse la faire vivre, et chacun de nous en elle, c'est de laisser entrer le Christ dans notre cœur, et faire ce que nous pouvons pour qu'Il entre dans tous les cœurs ».

Pendant les 12 années du Priorat Général s'est fondé la maison de Cours dans l'Yonne, puis dans les monastères de Toffo au Bénin et de St Thierry près de Reims. Elle alla visiter deux fois nos sœurs au Vietnam et décida avec elles la transformation de Ban-Me-Thuot, devenu Prieuré de Thu-Duc, dans la banlieue de Saïgon cependant que deux sœurs restaient au Village dans l'ancienne plantation sur la demande des Montagnards, en petite fraternité. Les Montagnards du Village lui en gardent une grande reconnaissance et l'appelle : « Notre Souche ».

Mère François dépensa toutes ses forces – et au –delà – pour la préparation du Chapitre Général en 1975. Elle ne peut y assister, étant tombée gravement malade à la veille de l'ouverture. Mère Bénigne ayant été élue Prieure Générale, Mère François s'effaça discrètement et retourna à Madagascar selon son désir. Elle y mena pendant 7 ans une vie toute simple et cachée. Elle assumait avec joie les tâches les plus modestes, toujours en quête de services à rendre..., reconnaissante pour les moindres attentions, contente de tout. Pendant qu'elle était Prieure Générale, elle n'avait jamais « pontifié » le moins du monde ; si elle prenait sa charge au sérieux, elle ne se prenait pas, elle, au sérieux, et se moquait gentiment de ceux ou de celles qui la traitaient avec les égards qu'ils pensaient dus à une Très Révérende Mère Générale en retraite. Elle ne demandait jamais rien pour elle mais était toute attention aux besoins des autres. Nulle ne fut plus qu'elle obéissante et confiante envers sa Prieure, son ancienne novice malgache. Fidèle dans les petites choses comme dans les grandes, elle apportait un souci de perfection presque excessif dans les petits travaux : épluchages ou autres qui lui étaient confiés. Ses défaillances de mémoire limitaient de plus en plus le champ de ses activités et sa surdité croissante, qui menaçait de devenir totale, rendait les échanges toujours plus difficiles. Ce fut pour elle une grande épreuve, car malgré l'affection dont elle était entourée, c'était là une solitude grandissante. Elle en souffrait, mais sans amertume, se contentant de dire parfois : « ce n'est pas drôle » !, et elle restait joyeuse quand même et source de joie pour toutes, trouvant les mots affectueux et amusants qui réconfortaient.

Sa fidélité à l'Office divin était sans faille : elle y était toujours, même aux Vigiles, s'efforçant de s'unir au chant de ses voisines, qu'elle percevait vaguement. Et toujours elle s'enfonçait dans le Christ et la méditation de l'Ecriture Sainte. Elle nous a laissé dans ses lettres personnelles ou collectives, ses notes, un trésor spirituel qui continue sa présence parmi nous.

Le Jeudi 20 octobre, elle se trouva mal pendant l'Eucharistie. On la transporta à l'infirmerie et elle ne devait plus se relever pendant les trois semaines qui suivirent. Dernière purification où l'on finit de

découvrir à quel point elle était donnée à Dieu et aux autres. Elle avait de longs moments d'inconscience ou de demi-inconscience, ou d'agitation, mais quand on priait à haute voix près d'elle, presque toujours elle s'apaisait doucement, cherchant à s'y unir ; quand quelqu'un entrait, elle se ranimait et l'accueillait avec ce sourire merveilleux qui nous a tant frappés et ce regard, souvent absent, redevenait lumineux et transparent comme une source. Si elle redevenait ainsi consciente, c'est sans doute parce que, comme toujours, elle s'intéressait à chacun, tout oublieuse d'elle-même jusqu'au bout. Elle ne se plaignait jamais et remerciait pour tout. Quand elle en avait la force elle plaisantait, bien que parfois il lui arrivait de dire : « c'est dur d'être comme cela ». Cela lui coûtait sûrement terriblement d'être aussi dépendante en tout. Elle eut la joie de revoir Mgr Gilbert, notre archevêque, le Père Philippe Vicairé Général, d'autres Pères dont le Père Régis, qui la visitèrent ; et chaque fois elle retrouvait toute sa vitalité pour leur affirmer qu'elle priait pour l'Eglise, et toutes leurs intentions. Trois semaines se passèrent ainsi avec des hauts et des bas, et dans la nuit du 10 novembre, Vigile du grand moine Saint Martin, elle s'éteignit doucement (après quelques heures d'agonie) entourée de ses Sœurs, comme, jour et nuit, elle l'avait été pendant ces trois semaines, et le fut jusque l'enterrement le dimanche.

Mgr Gilbert, qui était dans les environs ne pouvant venir le dimanche, tint à célébrer la messe le Samedi. Amis, religieux et religieuses d'Ambositra ou des districts étaient venus et ce fut très beau, très joyeux. Au « Gloire à Dieu, » une cigale stridente joignit sa voix aux nôtres. C'était la première qu'on entendait de l'année. Les chrétiens avaient demandé à veiller cette première nuit, et, du soir au matin, la chapelle fut remplie de leurs chants et prières. Le Dimanche 13, à 8 heures, ce fut la messe d'enterrement concélébrée par 7 prêtres, avec une très grande foule. Nous avons eu de biens belles cérémonies au cours des années. Mais il nous semble qu'il y eut là une atmosphère de paix, de joie pascale et de recueillement tout à fait extraordinaire. Elle repose comme elle désirait, dans la terre rouge de notre petit cimetière.

Beaucoup de témoignages nous sont parvenus sur Mère François ; nombreux sont ceux qui parlent de sa simplicité. C'est exact, mais c'est le fruit d'une unité profonde, et sa personnalité présentait des aspects très variés. Ainsi sa bonté, sa bienveillance n'excluaient pas une grande lucidité sans illusions. Elle était spontanée, ennemie du conformisme, toujours aussi jeune d'esprit, très intéressée par notre monde actuel qu'elle trouvait passionnant, mais aussi profondément sage. Elle apportait une grande conscience et sérieux dans tout ce qu'elle faisait, très ordonnée mais aussi pleine de fantaisie, comme en témoignent, entre autres choses les dessins pleins d'un humour délicieux qu'elle nous faisait pour certains événements. Elle avait, en effet, gardé jusqu'à la fin une grande dose d'humour plein de tendresse pour tous les êtres.

Pour nous, deux témoignages venant de personnes qui l'ont connue en profondeur disent ce qui nous paraît essentiel : « elle avait une capacité d'amour sans limites », et : « elle cherchait Dieu avec une sincérité sans failles, comme le demande st Benoît. Il me semble que ce qui la caractérisait c'était cet amour de la vérité qui la maintenait dans une humilité si profonde et plongeait son âme dans une humilité sans trouble ».

Nécrologe rédigé à Ambositra par sr Agnès Neel